

HÉLÈNE DERONNE

**RÉCEPTION**  
**À**  
**L'ACADÉMIE DE NIMES**

Discours de bienvenue  
de Monsieur Christian LIGER,  
Président de l'Académie.

Remerciements de Madame Hélène DERONNE  
et éloge de son prédécesseur  
Monsieur Jean ROGER

29 octobre 1993

Le président accueille les nombreuses personnalités venues assister à la réception de Madame Hélène Deronne, élue au siège laissé vacant par le décès de Monsieur Jean Roger. En particulier il salue la présence de Monseigneur Cadillac, évêque de Nîmes, et de Madame Jean Roger.

A la demande du président, Madame Hélène Deronne est ensuite introduite dans la salle des séances, accompagnée de ses deux parrains.

Monsieur le Président accueille notre nouveau confrère en une brillante allocution :

Madame,

Lorsque j'entends le mot ACADEMIE deux références littéraires se proposent aussitôt, je ne sais comment, à mon esprit : la première est ce jardin d'ACADEMOS, à Athènes, où Platon, dit-on, enseignait la philosophie; et la seconde est le nom de l'écrivain anglais du XIX<sup>e</sup> siècle dont le chef-d'œuvre reste un roman délicat et perspicace : *La foire aux vanités*. Il me semble que nos institutions les plus anciennes et les plus respectables, qu'elles soient politiques, religieuses ou culturelles, ne cessent d'osciller entre un certain goût de l'image que nos moyens de communication ne font que conforter, et la maintenance profonde de valeurs sur lesquelles repose l'essentiel de la figure de l'Homme, et de l'humanisme. Or, il est incontestable que dans ce choix fondamental entre la futilité et l'essentiel, notre Académie a choisi la seconde opinion : plus jeune de quarante-deux ans que celle de Toulouse, mais plus ancienne de trente ans que celle de Bordeaux, plus jeune de trente ans que celle de Caen, mais plus ancienne de dix-huit ans que celle de Lyon ; et enfin et vous imaginez bien que cela ne saurait que flatter notre orgueil, plus juvénile de seize ans que celle d'Arles, mais plus antique de vingt-quatre ans que celle de Montpellier, notre Société est née certes du grand

mouvement académique français de la deuxième partie du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi d'une volonté humaniste de passer les fanatismes qui ont déchiré notre cité.

Ces quelques hommes, qui se réunissaient déjà rue Dorée, nous ne devons jamais les oublier lorsque nous entrons dans notre Compagnie, ou lorsque nous y entreprenons une action. Au reste, nous ne cessons d'obéir à cet appel : lorsque l'un ou l'une d'entre nous entretient le souvenir d'un Père de l'Eglise conseillant les Dames romaines ; ou qu'il tente le rapprochement des Académies de nos provinces, ou sert la mémoire historique de la Résistance des années 1940-1945, il ne fait pas autre chose que servir encore une rigoureuse idée de l'Homme.

Ce préambule, Madame, est un peu comme ces premiers actes d'une pièce, où le personnage principal ne paraît pas, mais où tout est mis en place pour affirmer sa présence : car il est bien évident que notre Académie vous attendait tant vous répondez à ces exigences :

Et d'abord, le jardin d'AKADEMOS. Quel helléniste ne connaît votre père ? Le professeur Allard, l'auteur des manuels de grec à l'usage des lycées : vous avez été élevée dans ce milieu universitaire français irremplaçable, non seulement par son érudition, mais par un usage impeccable du langage et un respect des exercices de la pensée, qui ont rayonné dans le monde.

Lorsque Rabelais conseille à son Pantagruel non seulement de faire le tour des connaissances humaines, mais de les éprouver et de les confronter en des débats continuels, n'amorce-t-il pas cette grande histoire du savoir français au creux duquel vous avez été élevée. Et l'on peut imaginer, car vous êtes trop discrète pour me l'avoir dit, que les débats intellectuels, joints à la présence quasi permanente et comme infuse, de la pensée grecque, vous ont modelée dès l'enfance.

Jamais le thème « faire ses humanités » n'a dû

s'appliquer plus intimement qu'à vous-même.

Vivre l'enfance et faire ses études à Paris a toujours été un privilège : l'art y est plus présent, les exigences y sont plus vives : on y acquiert plus vite une acuité d'esprit plus ductile. Par quels chemins personnels, quels penchants, quelles ruptures êtes-vous passée pour vous retrouver élève à l'Ecole du Louvre ? Bien des hypothèses pourraient se proposer à l'esprit d'un romancier ; mais je me garderai d'imaginer là où je dois rendre compte d'un parcours vrai. Je noterai seulement que vous, qui avez tant défendu nos collections d'art du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est en Art moderne et contemporain que vous vous êtes inscrite au Louvre. Et c'est aussi en Art moderne et contemporain que l'on vous retrouvera en Licence d'Histoire de l'Art et en Maîtrise.

Mais revenons à l'Ecole du Louvre : elle a ceci de particulier qu'elle appuie son enseignement directement sur l'une des collections les plus prestigieuses du monde : elle plonge l'élève dans la muséologie, et lui assure le contact permanent avec les œuvres. Vivre dans le Louvre ! Qui n'a rêvé de telles vacances de l'esprit ? C'est cette pratique quotidienne que vous avez connue. Dans cette relation au réel que les enseignements proprement universitaires négligent quelquefois en tendant vers l'abstraction intellectuelle.

C'est à la sortie d'un tel enseignement que vous obtenez le diplôme de muséologie, en 1970 ; diplôme que vous prolongerez par la Licence et la Maîtrise d'Histoire de l'Art. Et plus tard par un Diplôme d'Etudes Approfondies où le jury vous attribue la mention très bien. Nous y reviendrons.

Car je suis obligé, Madame, d'interrompre ici pour un instant le récit de vos travaux pour y mêler un autre aspect de votre personnalité : celui dont souvent on parle peu ; celui qui, si j'ose dire, va de soi ; mais que vous avez

accompli, vous pleinement : c'est que vous êtes une femme mariée. Et mariée à un homme que ses fonctions importantes à l'Electricité de France ont souvent obligé à changer de poste, de ville et de région. Si bien que votre carrière de spécialiste, ainsi que l'objet de vos études, vont fluctuer avec ces déplacements familiaux successifs: en 1970-71 vous êtes chargée de mission au Musée national du Château de Pau. En 1975-76, vous êtes professeur d'Histoire de l'Art à l'Ecole des Beaux-Arts d'Epinal ; et de 1977 à 1980 on vous retrouve conservateur du Musée municipal du Château de Dourdan dans l'Essonne.

Permettez-moi, Madame, de souligner cette complémentarité de la femme de Musée et de collections, avec l'épouse et la mère, que vous êtes ensuite devenue. Par-delà les revendications totalitaires d'un certain féminisme vous avez voulu — et c'était là le vrai exercice de votre liberté — concilier ces deux visages, retrouvant ainsi un équilibre rare. C'est là le signe d'une vraie intelligence ; et finalement les retrouvailles avec ces valeurs humanistes dont nous parlions tout à l'heure. D'autant que dans chacun des postes que vous avez occupés votre passage n'a pas été anonyme : au Château de Pau, vous avez effectué l'inventaire des collections numismatiques, et vous avez créé, à partir d'elles, une photothèque. Vous avez également participé à la réalisation d'expositions importantes comme « L'annexion du Béarn à la France, et « Henri IV, roi de cœur ».

Au Château de Dourdan vous avez mis en place l'inventaire, objet par objet, et vous en avez tiré un dossier analytique et bibliographique. Vous avez alors provoqué les premiers travaux — et je sais quelles difficultés on peut éprouver à convaincre les administrations — pour une nouvelle présentation des collections. A Dourdan aussi, vous avez organisé des expositions de David Hockney, et de Hans Hartung, ainsi que de peintres de l'Ile-de-France,

prouvant par là que l'on peut être conservateur d'objets et de lieux historiques, et tournée aussi vers la création contemporaine. Parce qu'après toutes les polémiques, toutes les œuvres ont été un jour contemporaines, et toutes deviendront un jour objets de l'Histoire. Montaigne, lorsqu'il analyse sa condition d'homme, se sert à la fois de son expérience personnelle et de références aux anciens : pour lui, l'homme est un devenir, qui des grands Grecs, aux découvreurs de P Amérique et à sa propre aventure, ne saurait être dissocié. Je ne veux pas vous accabler sous la comparaison, mais il y a en vous de cet équilibre, de cette sérénité et de ces certitudes. Dans la vie, et contemplant la vie. Mère de vos enfants et mère des quatre coins du monde. Conservatrice au Château du roi Henri (quel beau roi vous avez choisi !). Et épouse sereine.

Mais il y a enfin, Madame, un aspect de vos activités, qui achève le portrait de l'humaniste. Et j'en reviens à Montaigne : celui-ci dans une belle formule, nous propose de « s'exerciter à la mort ». La mort, ce point d'orgue de la vie, celle qui, comme disait Malraux, transforme la vie en destin: la mort, que les civilisations du Moyen Age envisageaient avec tant de sérénité, comme un passage obligé, et que notre propre société dissimule, escamote et veut nier. Vous êtes la présidente de l'Association pour les soins palliatifs. Vous avez su réunir ceux qui veulent aider toute femme et tout homme au grand passage. Ce devant quoi nous tremblons, vous allez, vous, au-devant. Vous l'acceptez et vous aidez les autres à l'accepter. Ce n'est pas du courage, car ce serait alors sous-entendre une crainte : c'est la sérénité. La même, au fond, une fois encore, que celle des hommes de la Renaissance française.

Et puis, et puis, vous êtes une femme : la quatrième femme de l'Académie actuelle de Nîmes. Quatre sur

trente-six : c'est encore peu. A la dernière conférence des Académies de France à Marseille, notre confrère le professeur Leprince-Ringuet a proposé que l'on nommât obligatoirement dans nos sociétés un pourcentage important d'académiciens de moins de quarante ans. Je ne suis pas certain que cela améliore le niveau de réflexion de nos institutions, car comme le dit très crûment une chanson de Georges Brassens, la lourdeur ou l'intelligence sont le partage de tous les âges. Mais la présence de la femme, elle : quel acquis et quel progrès! Quel avantage d'avoir parmi nous les êtres qui portent en eux un monde! La femme est à elle-même un univers créateur. Et pour saluer l'entrée de la quatrième, parmi nous, je ne saurais que rappeler le vers du plus grand poète du XX<sup>e</sup> siècle, Louis Aragon : « La femme est l'avenir de l'homme ».

Je voudrais enfin, Madame, achever votre accueil par l'évocation, encore, de la peinture. J'ai omis exprès un épisode de votre carrière, le plus actuel : vous préparez à Aix-en-Provence, sous la direction du professeur André Bourde, une thèse de doctorat sur « L'activité picturale au XIX<sup>e</sup> siècle dans le Comtat Venaissin ». Cette spécialisation vous a amenée ainsi à devenir le commissaire de plusieurs expositions consacrées aux maîtres provençaux de la fin du XIX<sup>e</sup>, dont une très belle que nous avons pu voir à l'Isle-sur-Sorgues, et celle qui se tient actuellement à Saint-Rémy-de-Provence.

Vous m'avez raconté, Madame, que c'était presque le hasard des résidences et des professeurs qui vous avait orientée vers le sujet. Permettez-moi de n'en croire rien. Shakespeare dit : « Qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que dans toute notre philosophie » ; et bien quelque chose vous a amenée vers la peinture qui vous ressemble. Vers ces paysages à la fois sereins et rigoureux, aimables et équilibrés. Des toiles qui nous nourrissent de leurs couleurs tendres et de leurs lignes directrices fortes.

Oui, je crois, Madame, que par delà trois cents ans, les premiers académiciens nimois, les Messieurs de Trimond, de La Baume, les Saurin, les Graverol, les Chazel et les Teissiers seraient heureux de vous voir aujourd'hui leur succéder. Pour ce qui est des académiciens nimois actuels, permettez-moi, au nom de mes confrères de vous dire le plaisir que nous avons à accueillir une femme qui dès lors rend un peu plus précieuse notre Assemblée.

Madame Hélène Deronne prend ensuite la parole. Elle s'exprime en ces termes :

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Mesdames, Messieurs les Académiciens,  
Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Vos paroles d'accueil, Monsieur le Président, me touchent profondément. Elles auraient tendance à flatter mon orgueil alors que je préfère la modestie. Vous avez, avec votre connaissance de la langue française et votre finesse de cœur, souligné les facettes claires de mon personnage. Il y a aussi bien des facettes obscures.

Lorsque par une claire matinée d'octobre, nous nous sommes retrouvés afin de penser à cette après-midi, vous m'avez dit : « Je crois vous connaître ». Connaissance acquise lors de nos différents entretiens de travail où, vous en tant que maire adjoint à la Culture, moi, ancien conservateur de musée, nous pensions à la dynamique de certains éléments de la vie culturelle nimoise auxquels nous sommes l'un et l'autre profondément attachés. C'est un véritable plaisir, Monsieur le Président, de vous retrouver ici et une grande satisfaction de pouvoir continuer à travailler avec vous.

Mon étonnement fut grand lorsque l'un d'entre vous, Pierre Fabre, est venu me demander, je ne sais sous quelle

influence, si j'acceptais d'être présentée à l'Académie.

Durant les quelques semaines qui me séparaient de ce jour, au cours des rencontres que j'ai eues avec vous tous, j'ai mesuré l'ampleur de l'honneur et de la chance qui m'étaient offerts : éminents spécialistes de disciplines différentes, de croyances et engagements religieux ou non, vous êtes unis par une préoccupation commune et porteuse d'espérance: la reconnaissance de l'autre dans une valeur essentielle, la grandeur de son humanisme.

Grâce à vous, à votre tolérance, à votre amitié, j'espère que j'apprendrai à devenir digne de la confiance que vous me faites en m'invitant à venir à vos côtés. Mes sept consœurs, qui, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle m'ont précédée et dont deux aujourd'hui sont autour de la table : Madame Janine Reinaud, Mademoiselle Marcelle Viala, sans oublier Madame Christiane Lassalle, qui est retenue professionnellement, sauront, ainsi que vous tous, Messieurs, me conduire sur le nouveau chemin de *l'être et du savoir* qu'aujourd'hui j'emprunte, non sans émotion.

*Etre et savoir*, n'est-ce pas les qualités essentielles de Maître Jean Roger auquel je suis appelée à succéder ? Au cours de mes années passées à Nîmes, je n'ai jamais eu le plaisir de le rencontrer. Il se peut cependant que dans l'une de ces rues étroites dédiées aux empereurs romains, j'ai croisé l'un des derniers piétons de Nîmes, longue silhouette fine, à l'allure dynamique.

Est-ce que le destin savait que nous étions appelés à nous connaître par l'intermédiaire de son épouse, Madame Roger, que je remercie profondément d'avoir eu le courage et la bonté de venir alors que tout lui rappelle la disparition de l'être aimé.

Né à Saint-Gilles-du-Gard, le 6 août 1915, il est issu d'une famille d'industriels, fabriquant de wagons-foudres. Après avoir fait ses études primaires dans sa ville natale, il partit à Avignon au Collège des Jésuites, puis à Nîmes où il

termina des études secondaires à l'Institut Saint-Stanislas.

Selon son désir, c'est à Montpellier qu'il devint étudiant. Après avoir obtenu une licence en Droit, il commença son doctorat et décida de prêter serment, comme avocat, à Montpellier.

Des événements internationaux interrompirent momentanément cette vie pleine de promesse : la mobilisation générale de 1939. Il affronta la guerre en tant qu'ancien élève officier de l'Ecole de Saint-Meixant. Pendant l'Occupation, en une attitude courageuse, il s'occupa des résistants qui étaient inquiétés. Parallèlement, il devint avocat à la Cour d'Appel de Nîmes et cela pendant vingt ans.

Après ce temps consacré au barreau, il acheta la charge de greffier en chef à la Cour d'Appel de Nîmes, charge qu'il honora pendant dix-huit ans.

En 1977, l'Etat ayant fonctionnarisé les Greffes de Cour, il désira être nommé magistrat : il sera alors juge au Tribunal d'Instance à Alès pendant six ans. Il y terminera sa carrière.

Juriste plein de finesse, d'une grande érudition, à l'éloquence chaleureuse, Maître Roger assumait ses hautes fonctions avec la préoccupation constante de mettre ses compétences juridiques au service des autres. C'est ce qu'il fit, durant sa retraite, puisqu'il créa avec ses amis, Maître Jean Ménard et Maître Gérard Tournier, le Centre juridique Raymond-Marc où il enseignera pour les étudiants de Capacité en droit.

Malgré une activité professionnelle importante, Maître Roger a toujours été engagé dans des actions complémentaires et différentes qui sont les témoins de son esprit éclectique, de sa curiosité insatiable, de son goût pour l'engagement, qu'il soit politique, culturel ou humaniste en réponse à une motivation : fidélité dans ses

idées qu'il désirait transmettre.

*Engagement politique* aux côtés de M. Edgar Tailhades, socialiste, mais c'est en tant que M.R.P., qu'il se présenta sur la liste de celui qui sera maire de la ville de Nîmes durant trois mandats de 1947 à 1964. Sa charge sera successivement celle de maire adjoint aux Beaux-Arts, puis de premier maire adjoint.

M. Lassalle, alors conservateur en chef des musées de Nîmes, et Mme Lassalle se souviennent avec émotion et nostalgie de cette période où fonctionnaires et élus s'écoutaient, travaillant en intelligence.

Sa culture personnelle, que sans cesse il complétait par des visites dans des expositions, galeries, antiquaires, selon les villes où il se trouvait, lui permit d'apprécier la richesse des collections municipales. Malgré une conjoncture économique difficile, il fit le nécessaire pour qu'elles soient remises à leur juste valeur.

Après avoir encouragé la réalisation d'un inventaire et le classement des œuvres du musée des Beaux-Arts, il fit appel à des chercheurs de l'Institut d'Histoire de l'Art de La Haye afin qu'ils étudient les collections flamandes et hollandaises.

Il fit rénover, salle par salle, le musée archéologique au rythme d'une salle par an et accueillit en 1963 le VII<sup>e</sup> Congrès international d'Archéologie classique. Il participa à l'enrichissement des collections en faisant acheter par la ville peintures et gravures. Devant ce sérieux et ce dynamisme, le Direction des Musées de France n'hésita pas à mettre en dépôt l'œuvre « Le serpent d'Airain » du peintre français né au XVIII<sup>e</sup> siècle à Saint-Gilles-du-Gard, Pierre Subleyras.

Un début d'extension du Musée du Vieux Nîmes ainsi que des travaux à la Maison Carrée furent réalisés tandis qu'il organisait un festival d'Art dramatique

d'Hermantier aux Arènes.

Il fut partie prenante des associations culturelles : Guillaume Budé, Ecole antique, Comité de l'Art chrétien, Société des Bibliophiles, Cercle Charles Gide, tandis que sa participation au Cercle d'Etudes hispaniques et à l'Association Dante Alighieri répondait à son goût profond pour l'Europe.

C'est en remerciement, pour tous ces services rendus à la culture qu'il fut décoré Officier des Palmes académiques et Chevalier dans l'Ordre national du Mérite.

*Europe*, derrière ce mot, un humaniste.

Jean Roger n'avait que quelques semaines quand son père mourut au Champ d'honneur au cours des combats de 1915.

En 1939-1940, lui-même participa à la guerre. Devant l'absurdité de ces conflits mondiaux n'engendrant que destructions, morts et deuils, il devint un fervent défenseur de l'Europe. Il rencontra sur sa route les êtres exceptionnels que furent Jean Monnet, Robert Schuman. Soutenu par Edmond Thibault, député de la région de Saint-Ambroix dans le nord du département, le sénateur Jarrier, la famille Puech, dans les années 1950, il se mit à l'œuvre afin de développer la pensée européenne dans les esprits gardois, ce qui était tout à fait courageux : le Midi de la France craignait des rivalités économiques avec les pays limitrophes.

En 1966, il créa la *Maison de l'Europe ou Foyer de rencontres internationales*. En dehors de toute activité politique, elle se proposait de développer des connaissances mutuelles fondées sur l'amitié entre les pays d'Europe dans le but de devenir des Européens conscients et responsables.

Association dynamique s'il en est, elle n'a cessé grâce à Maître Roger et à son équipe et ne cesse aujourd'hui par

l'intermédiaire de son successeur, de se développer par des actions concrètes :

- apprentissages de langues, offerts à tous ;
- bibliothèque riche d'un Centre d'Etude européen destiné essentiellement aux étudiants des Universités de Nimes et aux jeunes ;
- conférences, débats, etc.

Européen sincère, convaincu, il ne pouvait qu'être fier de la tâche accomplie. Mais il alla plus loin, en créant dans le cadre de la ville de Nimes et de la Municipalité à laquelle il appartenait des *jumelages* :

- 1955, jumelage de Nimes-Preston ;
- 1962, Nimes-Brunswick, Nimes-Vérone.

En tant que président du Comité de Jumelage, il répondit aux invitations, entraînant le plus possible son épouse avec lui dans diverses villes d'Europe : Baden-Baden, Kassel, Hanovre, Kiel, Brunswick, également à Vérone, Trieste, Venise, parlant avec passion devant un public francophone de la Provence, de Mistral et d'Alphonse Daudet.

Le 24 novembre 1961, M<sup>c</sup> Roger fut reçu à l'Académie de Nimes par le président Lignièrès, devenant membre résidant au fauteuil de M. Enjoubert.

Après avoir été secrétaire adjoint en 1966, puis bibliothécaire en 1976, il fut élu président de l'Académie le 7 janvier 1972.

Avant son élection, en tant que correspondant, il avait prononcé un certain nombre de communications, témoins, s'il le fallait encore, de l'étendue de ses connaissances :

- *Lamartine, homme politique* ;
- *Le droit de grève* ;
- *L'impératrice Eugénie*, pour laquelle il avait une grande admiration.

Académicien pendant trente-et-un ans, il fit de nombreuses communications; j'ai pu en dénombrer au moins quinze qui portent sur deux sujets, essentiellement :

- le Droit constitutionnel, avec des pages précieuses écrites sur *Les élections législatives dans le Gard en 1896*;
- la biographie de certains aristocrates et hommes d'Etat dont :
  - *La pensée politique de Frédéric II* (1967),
  - *Autour de la pensée de Robert Schuman*,
  - *Nicolas II devant l'Histoire* (sa dernière communication).

A l'image de son caractère, il s'était donné avec passion et compétence, à cette noble maison.

Je ne voudrais pas terminer cette brève biographie de Maître Roger sans évoquer une partie essentielle de sa vie : la tendresse qu'il portait à son foyer.

C'est à l'âge de trente-trois ans qu'il découvrit une toute jeune fille. Il la connaissait depuis de nombreuses années.

Partageant les jeux d'enfant puis d'adolescence avec l'une de ses jeunes demi-sœurs, Jean Roger avait maintes fois rencontré dans la maison familiale, Andrée Poirier.

Mais un jour, il en tomba amoureux et ce fut pour toute sa vie.

De cette union, fondée sur l'amour, la tendresse, le respect et l'admiration réciproque, naquirent deux enfants, Isabelle qui suit les traces de son père, préparant actuellement une thèse de doctorat en droit, et Vincent, assureur à Nîmes. Ils sont tous deux mariés et à leur tour, parents.

Il devait s'éteindre le 18 août 1992, atteint d'une maladie sournoise, qu'il accepta avec une force, un courage qui firent l'admiration de tous.

Efficacité dans sa vie professionnelle, temps donné dans de multiples et importants engagements aux services des autres, profondeur de son attachement familial me paraissent avoir été les trois vecteurs fondamentaux d'une vie, celle de Jean Roger.

Parce que, en un immuable rythme de naissance et de mort nous nous succédons, parce que l'homme malgré ses différences est conçu avec des ressemblances, je retrouve en moi, ce triptyque de préoccupations essentielles que sont *la qualité de la vie familiale, l'apport de l'expérience professionnelle, l'ouverture aux autres.*

Depuis vingt-trois ans déjà, mon mari et moi partageons nos vies « en regardant dans la même direction » : fidélité et confiance, respect et écoute, richesse d'une croyance et d'une religion partagées, aident à construire notre demeure terrestre dans laquelle nous avons eu l'immense bonheur d'accueillir voici plusieurs années nos trois enfants, Marie-Agnès, notre fille, Sébastien et Arnaud, nos deux fils.

Il est, ici, des académiciennes et académiciens qui sont des passionnés d'art, soit parce qu'ils savent s'exprimer par le truchement du pinceau, soit parce que collectionneurs en perpétuelle recherche, ils aiment vivre au milieu d'elles, soit, historiens de l'art, ils en ont fait leur métier, tantôt en les protégeant contre les dégradations du temps et les risques de vandalisme, préoccupation constante des

conservateurs des Antiquités et Objets d'Art, soit responsables des collections du patrimoine culturel, ils œuvrent sans cesse, en tant que conservateurs de musée afin de les protéger, les enrichir, les étudier, les transmettre aux générations suivantes.

Depuis vingt ans, je conjugue tantôt l'expérience de conservateur de musée en contact direct avec l'œuvre, tantôt celle de l'enseignante qui commente cette œuvre.

Je me permettrai d'évoquer la richesse de cette complémentarité en soulignant en un premier temps dans quel état d'esprit les musées ont été créés, la mission dont étaient investis les conservateurs.

On date communément le premier musée de France de 1694, date à laquelle l'abbé Boisot, qui avait passé sa vie à réunir des livres et des œuvres d'art les légua à son abbaye de Saint-Vincent à Besançon.

Le testament comprenait aussi un fonds de 2.000 écus « à charge et condition que tout soit mis dans une salle qui sera ouverte deux fois par semaine à tous ceux qui voudront entrer, lesquels pourront *lire et étudier* autant qu'ils le souhaiteront... ».

Quelques années auparavant, en 1681, la Grande Galerie du Louvre ouvrait ses portes aux amateurs éclairés.

La famille royale, tout en faisant ce geste élégant soulignait que la collection demeurait un instrument du prestige de la dynastie.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle s'imposait l'idée que l'étude des beaux-arts devait être d'utilité publique. Les écoles de dessin et de peinture se multiplièrent, les élèves travaillant alors sur des moulages d'œuvres pour les sculptures, de copies en peinture ; les enseignants, qui étaient des artistes capables de les diriger, les entraînaient devant les collections : les musées en germe devenaient peu à peu institutionnalisés comme *instrument pédagogique*. L'idée d'un musée s'imposait *comme devant être* le lieu du savoir et de

*l'invention artistique*, du progrès *des connaissances et des arts* beaucoup plus que simple lieu de conservation. Un mouvement apparaissait à travers toutes les cours d'Europe entre monarchie et aristocrates qui les entraînait à ouvrir leurs cabinets de curiosité (encore aux privilégiés, certes), dans le but que soit dispensé *l'enseignement* des grandes œuvres des artistes du passé.

Avec le musée révolutionnaire français, le passé devient une affaire nationale dans le but d'un enseignement.

Le peintre Jean-Louis David dans son célèbre « Rapport sur la suppression de la Commission du Muséum » explique : « Le muséum n'est point un vain rassemblement d'objets de luxe ou de frivolité qui doivent satisfaire la curiosité. Il faut qu'il devienne une école importante. Les instituteurs y conduiront leurs jeunes élèves, le père y mènera son fils. Le jeune homme, à la vue des productions du génie, sentira naître en lui, le genre d'art ou de science auquel l'appelle la nature. » Avec la Révolution, le musée est véritablement entré dans l'âge démocratique. Son objectif devient la participation libre de tous à la jouissance et à la gestion des biens de la culture.

Entre 1793-1890, le musée fixe l'ensemble de ses objectifs. Artaud, dans sa « Notice des Antiquités et des tableaux du musée de Lyon » datant de 1808, signale que chaque œuvre de ce musée est complétée par une notice pédagogique comprenant quelques indications sur l'auteur, des éléments de description sur l'œuvre afin que toutes les classes de la société pussent en jouir davantage en y prenant un plus vif intérêt ».

Ainsi, parallèlement aux préoccupations constantes du conservateur de musée que nous avons déjà citées, s'impose, depuis les premiers balbutiements de l'apparition des collections publiques une dimension de *transmission des connaissances, d'enseignement* suivant une certaine

méthodologie, cartels, notices, catalogues, visites commentées des collections, conférences, afin que le plaisir, résultat d'une rencontre entre l'œuvre d'art et soi-même, soit enrichi, amplifié.

Prenant le relais du conservateur ou le précédant, et c'est là où se joue la complémentarité entre conservateur et enseignant, l'historien de l'art dans son discours auprès de ses étudiants ou auprès de publics de tous âges, fait apparaître les différentes passerelles à emprunter pour appréhender l'œuvre : il souligne la réalité extérieure (le sujet), la création plastique (les outils), la réalité intérieure (l'expression de l'artiste).

Prenons un exemple dans l'œuvre de Vincent Van Gogh que nous connaissons tous bien.

Après sa forte crise en Arles, Vincent est interné à l'asile de Saint-Rémy. Nous sommes en 1889. Il voit de sa fenêtre, un jardin, bordé par un vieux mur derrière lequel s'échelonnent des plans d'arbres menant jusqu'aux collines du fond. Une perspective qui se succède en trois rythmes : jardin, collines, horizon, interrompu par le mur et les lignes verticales des arbres. Vincent se met à dessiner ou à peindre avec ses outils qui sont le support, papier ou toile, crayon gras, mine de plomb, fusain, palette aux tonalités chaudes, tendres.

Il reproduit la nature. Et dans cette œuvre (*Enclos vu de l'asile de Saint-Rémy* de la Staatsgalerie de Munich) l'on retrouve tous les éléments : jardin potager, muret, collines, arbres, mais Van Gogh se projette : toute la vague intérieure qui l'encombre, le bouscule, il la jette à l'extérieur : le mur recule jusqu'à l'horizon, la végétation bouillonne et prend feu, les pins parasols et les cyprès crépitent, la terre est saisie de frémissement, ondulante comme un reptile. Tout est *chargé d'intensité, de passion*. Vincent affronte le réel (la nature) tout en y faisant éclater la communion de deux vérités : celle qu'il porte en lui, celle

qu'il sent, diffuse dans l'Univers. « L'Art est un petit coin de création vu à travers un tempérament », écrit Zola.

Deux attitudes face à une œuvre d'art :

- celle qui ne recherche que les similitudes des réalités familières, maison, arbres, animaux, aimant à les retrouver, se plaisant aux jeux des comparaisons ;
- celle qui va plus loin, reconnaissant que toute image est « un signe témoin, comme l'écrivit René Huyghe, de *l'inscription d'une âme* ». En allant jusqu'au bout des réalités existantes, paysage, scène animalière, visage humain, l'artiste, suivant son tempérament, va jusqu'au bout de lui-même pour tenter d'aller plus loin, au-delà. *Au-delà, pour certains, il y a Dieu.* Yahvé dit « que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur semence », et il en fut ainsi, pouvons-nous lire dans la Genèse.

L'artiste n'est-il pas un des traducteurs de l'Univers qu'il nous aide à apercevoir, à reconnaître ? Sainte Hélène a inventé la Sainte Croix. Elle ne l'a pas créée, puisqu'elle existait pour les croyants, mais elle l'a tirée de la terre pour la rendre aux hommes et à leur adoration.

Le peintre transmet ce qu'il voit, une fenêtre de la création, et à travers lui, nous accueillons ce regard.

\*

Le regard, la fenêtre de l'Ame : regard interrogateur, angoissé, regard suppliant, confiant, apaisé, regard coléreux, aimant, tendre, tous ces regards je les découvre depuis quelques mois dans un engagement qui est pour moi essentiel : l'ouverture aux autres, la rencontre avec l'autre,

troisième volet de mes préoccupations.

Cette rencontre, avec l'autre, si elle est riche et porteuse dans le quotidien, elle est unique dans l'ultime étape de la vie, celle qui précède la mort.

Bien modestement, je fais partie d'une équipe de bénévoles formés, hommes et femmes, qui, en complémentarité avec les équipes soignantes, essayent, dans une attitude d'écoute, de compassion, de partager la douleur psychologique et morale de ceux qui partent.

Malgré les remarquables et spectaculaires progrès de la médecine, quoi que nous fassions nous resterons toujours des créatures mortelles. Lorsque la guérison échappe à la médecine, souvent le personnel soignant, le malade comme sa famille vivent le verdict comme un échec insupportable allant parfois jusqu'à l'abandon psychologique du malade, par peur de la mort, qui renvoie à sa propre mort. Cela est totalement humain.

Pourtant, quand on ne peut plus rien faire pour guérir il reste encore à *prendre l'autre dans ses bras*, parce que cela, nous dit Madame Elisabeth Kubler-Ross, on peut toujours le faire.

Comment ? En respectant le corps malade dégradé, en respectant la parole dite, le vécu, le cheminement spirituel. En partageant le silence, soutenant le regard, tenant la main, afin que la mort ne soit plus une mort escamotée, occultée, mais une mort signifiante.

Entrer à l'Académie c'est succéder à l'un d'entre vous qui vous a quittés. Succession, transmission, le relais se confie de main en main.

L'artiste, grand nom ou nom oublié, est lui, un fidèle continuateur d'expressions esthétiques qu'il transmet à travers les siècles.

Nous, nous sommes aussi des constructeurs ou maillons indispensables qui, par nos richesses et nos pauvretés

de cœur comme d'esprit demeurons uniques et pourtant éphémères dans le temps.

Tout est éphémère, écrit Ernest Renan, mais l'éphémère est quelque fois divin.

Mesdames, Messieurs, je vous remercie.

De nombreux applaudissements clôturent cette cérémonie; et le président invite les personnes présentes à se rendre dans les locaux du premier étage où Madame Hélène Deronne les accueille et reçoit les félicitations de ses confrères et amis.

La séance est levée à 18 heures.